

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



RELYS

tel qu'il nous apparaîtra
dans "TOBIE EST UN
ANGE", une réalisation
d'Yves Champlain.

Ciné-club des AMIS de la Revue de l'Ecran

Samedi dernier, nous avons eu le plaisir de recevoir Line Noro qui, de *La Divine Croisière* à *La Fille du Puisatier*, put évoquer, avec une modestie charmante et un esprit vif, une des carrières cinématographiques les mieux remplies qui soient. Si nous sommes brefs à son sujet, c'est parce que nous comptons consacrer sous peu une plus longue étude à cette artiste qui va commencer cette semaine son nouveau rôle de *La Neige sur les pas*, réalisé par son mari André Berthomieu.

RUBRIQUE HISTORIQUE

20 ANS DÉJÀ...

Le mois de juin 1931 a apporté une longue série de films parlants français de différente origine. Plusieurs d'entre eux sont très intéressants au point de vue historique.

Rappelons donc *Roumanie, Terre d'amour*, de Camille de Morlhon, avec Suzy Pierson, Pierre Nay et Raymond Destac qui est aujourd'hui collaborateur de la *Revue de l'Ecran*; *Romance à l'Inconnue*, de René Barbéris avec Annabella, Charles Lamy qui fut tué pendant un bombardement en juin 1940 et Joë Hamman; *L'Anglais tel qu'on le parle*, réalisé par Robert Boudrioz d'après Tristan Bernard, avec Tramel; *Deux fois vingt ans*, avec Germaine Rouer, Jean Bradin, Annabella, Harry Krimer et Paul Olivier; *Les quatre vagabonds*, dernière réalisation du regretté Lupu Pick, avec Aimé Simon-Girard et Maurice de Canonge qui devint par la suite metteur en scène; *La fille du Bouif*, avec évidem-

ment Lequel Berthomieu, très absorbé par la préparation de son film, ne put se rendre libre pour venir nous voir. Ce n'est que partie remise, et cela fera partie d'une de nos prochaines réceptions... ou de nos prochaines visites.

SAMEDI 12 JUILLET à 17 heures 30 à notre local, 45, rue Sainte

RECEPTION SURPRISE suivant la formule habituelle.

On adhère au Ciné-Club, au cours de nos permanences des lundis et vendredis à 18 heures 30, ou avant la séance du samedi, ou encore aux bureaux de la *Revue de l'Ecran*, 43, Bd de la Madeleine. Rappelons que les adhérents nouveaux, pour bénéficier de l'exonération des mois de juillet, août et septembre, assemblée d'office aux anciens à jour de leurs cotisations, devront acquitter d'avance celles d'octobre, novembre et décembre.

ment, Tramel; *Un soir de rafle*, tourné par Carmine Gallone d'après un scénario d'Henri Decoin, le futur mari de Danielle Darrieux, avec Annabella, Albert Préjean, Constant Rémy, Jacques Lerner, Lucien Baroux et Edith Méra; *Pas sur la bouche*, réalisé par Nicolas Rimsky et Nicolas Evreinoff, avec Rimsky, Mireille Perrey, Madeleine Guitty, Jane Marny, Lucien Galas, Pierre Moreno et Jacques Grétilat.

A signaler encore: *Grock*, avec Grock et avec Gina Manès et Léon Bary comme partenaires; *Fra Diavolo*, une réalisation franco-italienne de Mario Bonnard avec Tino Patiera, Madeleine Bréville, Jacques Varennes, Pierre Magnier, Alex Bernard, Armand Bernard et Jean d'Yd; et *L'Escadron de la Mort*, film anglais avec Cyril Mac Lag'en, Benita Hume et Miles Mander.

F.



PADEREWSKI

Au moment où nous mettons sous presse notre numéro précédent, on annonçait la mort, à New-York, de l'illustre pianiste et homme d'Etat polonais Ignace Paderewski. Nous ne pouvons pas ne pas consacrer un souvenir à cet homme dont la grandeur d'âme, la noblesse de sentiments et le talent furent inégalables. Paderewski était un grand cœur, mais avant tout un grand artiste. Il était sûrement un des génies du siècle. Le mot n'est pas de nous et c'est pourquoi nous n'hésitons pas à l'employer; c'est en effet Camille Saint-Saëns qui a dit: « Paderewski est un génie qui, par hasard, joue du piano. »

Pendant longtemps, Ignace Paderewski fut une des figures les plus souvent remarquées à l'écran. On le voyait dans les *Actualités*, en sa qualité d'homme d'Etat et en sa qualité d'artiste. Nous nous souvenons encore de l'allure magnifique de ce vieillard au cours d'une cérémonie officielle, lorsqu'il était entouré, en 1920, de plusieurs autres personnalités presque toutes disparues aujourd'hui: Mgr Ratti, nonce apostolique à Varsovie, le futur pape Pie XI; Herbert Hoover, futur président des Etats-Unis, le maréchal Pilsudski, futur chef de l'Etat polonais.

Mais Paderewski devait avoir avec le Cinéma des rapports plus directs. Dans *Sonate au Clair de Lune*, un film très adroit conçu et tourné par Lothar Mendès, il nous donna un régal inoubliable. Les spectateurs du monde entier purent alors admirer ses interprétations des œuvres de Liszt, de Beethoven et enfin de son célèbre *Menuet*.

Paderewski était vraiment une figure extraordinaire. Voici ce qu'en dit *Candide*:

« Paderewski: l'artiste prestigieux qui pendant tant d'années fascina les foules du monde entier, vient de mourir à quatre-vingt-deux ans, après quelques années plus encore de lassitude que de souffrance. »

« On dira l'extraordinaire puissance de son génie pianistique et tout ce qu'il mettait de son âme et de l'âme de son pays dans la plus simple *Etude* de Chopin. »

« Mais, ce que les Français ne doivent pas oublier, particulièrement, c'est que Paderewski, au lendemain de la Grande Guerre, donna une série de concerts pour les veuves et chez nous, assurant ainsi des recettes considérables, sans prélever lui-même un centime, même pas pour ses frais. »

De notre côté, ajoutons que pour honorer la mémoire de ce grand artiste on devrait reprendre dans les cinémas le petit film tiré de *Sonate au Clair de Lune*, film qui constitue un document musical des plus remarquables.

Léon J. FORD.

UNE EXPÉRIENCE ITALIENNE VEDETTTE D'UN FILM

par
JEAN DEVAU

L'adaptation à l'écran, en Italie, du célèbre grand roman de Manzoni *I Promessi Sposi* (Les Fiancés) aura sans doute cette particularité qu'elle créera la « vedette d'une seule fois ». Le roman de Manzoni n'est comparable à aucune grande œuvre de la littérature, en France. Sans doute notre patrimoine de grands classiques est-il plus riche et plus divers que le même patrimoine italien, mais aucune grande œuvre de la littérature de notre pays n'occupe cette place unique qu'occupent *Les Fiancés*, non seulement dans la vie, mais dans l'histoire et dans la sentimentalité du peuple italien.

C'est dans *Les Fiancés* qu'on apprend à lire, c'est dans *Les Fiancés* qu'on se perfectionne dans l'étude de la langue maternelle. C'est le livre que tous, sans exception, lisent plusieurs fois. C'est un livre unique, le plus représentatif peut-être de l'Italie dans l'esprit de tout Italien.

Aussi, quand on annonça sa prochaine réalisation à l'écran, ce fut une véritable explosion d'inquiétude. Le cinéma n'a-t-il pas trahir, abîmer, déformer, travestir cette œuvre immortelle? Les artistes seraient-ils vraiment choisis uniquement pour correspondre en tous points aux personnages du grand roman? Le cadre serait-il respecté et l'intrigue serait-elle modifiée? Le cinéma ne serait-il pas sacrilège à cette occasion? L'annonce que ce serait Mario Camerini qui mettrait en scène calma la plupart de ces appréhensions. Restaient le scénario et le découpage. Tous les journaux crièrent « casse-cou », tous les critiques émettent leurs avis, une solution fut adoptée qui de nouveau calma les inquiétudes: c'est un groupe d'une dizaine de spécialistes qui assura ce travail, groupe composé de techniciens du métier et d'autorités historiques et littéraires, dont deux académiciens. Restaient les principaux personnages, et de nouveau les discussions reprirent, mais les premiers noms donnés au public eurent encore une fois un effet calmant. Le très célèbre artiste — Armando Falconi interprète Don Abbondio. La grande Emma Grammatica est Agnès. Amédeo Nazzari sera sans doute Don Rodrigo (encore n'est-il pas définitivement choisi), et les discussions et les essais continuent pour les autres.

Mais le très grand problème était celui de trouver « Lucia ». Là, la critique se montra intransigente. Si, disait-elle, un compromis est possible pour tous les autres personnages, étant donné qu'on ne peut pas espérer trouver de grands artistes qui correspondent absolument en tous points aux personnages dus au génie de Manzoni, ce compromis n'est pas possible pour Lucia, véritable héroïne

nationale et qui ne peut pas être un personnage « théâtral ».

Lucia, en effet, est un être unique. Elle est le centre d'un grand roman moral, historique, religieux, dont elle influence et dirige le cours et la conclusion, sans agir pratiquement, rien que par sa seule présence, un peu ce qu'est Béatrice pour le drame universel de Dante. C'est autour d'elle que se noue la gigantesque lutte entre le bien et le mal, entre la force de la raison et celle de la violence, et Manzoni l'a placée là, humble et pure, dans une attitude de résignation évangélique comme pour bien affirmer que le plus haut destin féminin est toujours celui d'être la servante du Maître, la servante de la Providence divine dans un monde troublé par les passions.

C'est pour cela que Lucia se trouve moralement au-dessus de tous les autres personnages. Elle est ignorante et modeste, mais c'est la seule qui voie la vérité, et bien que sans défense et sans force, elle est la plus forte de tous, uniquement par la volonté divine qui décide le triomphe du droit, et la vengeance des victimes.

Il était évidemment difficile de choisir la jeune artiste qui eût pu incarner un tel personnage. Il ne fallait pas, suivant la thèse de la critique, qu'on l'ait vue auparavant dans d'autres films. D'autre part, aucune élève ni débutante du Centre Expérimental du Cinéma ne répondait physiquement aux exigences du personnage. Aussi un concours fut-il décidé pour choisir une inconnue capable d'incarner Lucia.

Ayant commencé à tourner quelques extérieurs dans la merveilleuse région des lacs italiens, Mario Camerini, désespérant de n'avoir pas encore pu mettre la main sur une Lucia, lorsqu'il tomba en arrêt, dans une auberge de campagne, devant une lithographie représentant une Lucia née du talent naïf d'un imagier populaire du siècle dernier. Ce fut une révélation, sa Lucia devait absolument ressembler à celle du chromo. Il en fit faire d'innombrables reproductions photographiques qui parurent dans les journaux, en mentionnant qu'il était inutile de se présenter si l'on n'avait pas la certitude de ressembler, ne serait-ce qu'un peu, au « modèle » ainsi découvert.

Les candidatures affluèrent, un premier choix sur photographies arrêta une trentaine de jeunes filles qui furent convoquées à Rome pour tourner des bouts d'essai. Une

deuxième sélection porta sur six jeunes filles. La projection se révéla peu satisfaisante, il fallut rappeler la plupart de celles qui avaient été écartées et recommencer à choisir.

Ce travail se poursuivit, une « commission » ambulante parcourant ces jours-ci toutes les villes italiennes et Camerini, qui est un des plus grands noms du cinéma italien, a bon espoir d'arriver à ses fins. Pendant ce temps d'ailleurs, il tourne d'autres scènes du scénario qui mettent en jeu de grandes masses sous les éléments déchainés, pluie, tempête, et de violents événements historiques compris dans le roman.

Une inconnue sera donc vedette des *Fiancés*. Mais elle n'aura pas une véritable carrière cinématographique.

Plusieurs critiques, devant l'importance du film entrepris qui, s'il réussit, deviendra l'un des grands classiques du cinéma italien, et dont l'exploitation se prolongera pendant des années, ont décidé que Lucia ne serait vedette qu'une seule fois, c'est-à-dire qu'en signant son engagement, elle subirait l'interdiction de ne pas essayer de faire du cinéma pendant au moins 5 ans. Ainsi le caractère « unique » du personnage correspondrait à l'interprétation « unique » d'une jeune fille inconnue et qui sera célèbre en n'ayant été que Lucia dans *Les Fiancés*.

Il y a évidemment une solution extrêmement intéressante du problème qui se posait au réalisateur. Les avis seraient sans doute partagés, mais à la réflexion, il semble que ceux qui aiment vraiment le cinéma approuveront cette solution extraordinaire.



FERNAND GRAVEY

qui fera sa rentrée à l'écran dans *Histoire de Rire*, d'Armand Salacrou, réalisée par Marcel L'Herbier.

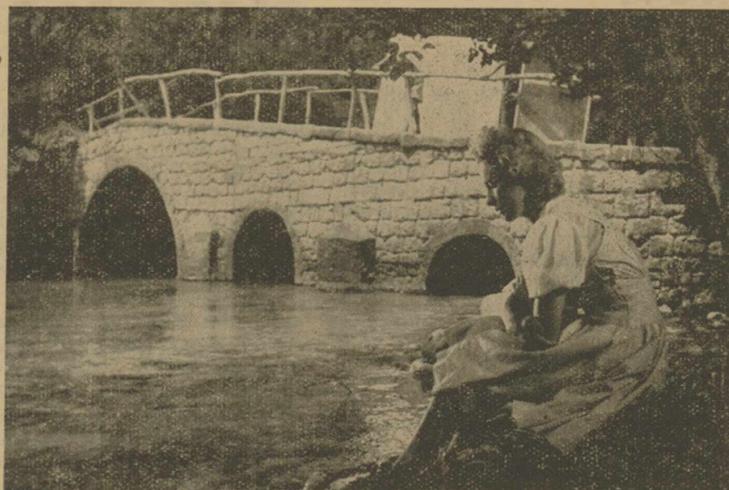
DANS LE DOMAINE DE L'ILLUSION.

UNE CATASTROPHE SUR UN PONT

Dans un site merveilleux, non loin de l'Abbaye de La Cole où on peut boire un délicieux vin blanc du pays, on remarquait ces derniers jours un pont qui avait poussé comme par enchantement sur le Loup, un pont pas comme les autres ! Lorsque vous le regardiez de gauche, il semblait massif et même un peu vieillot, il pouvait servir de cadre aux douces rêveries de Janine Darcey, comme nos amis spectateurs peuvent facilement le contrôler sur la photographie que nous publions ici. Mais lorsqu'on le contemplait du côté droit, l'apparence du fameux pont changeait sensiblement. Rien ne servirait d'ailleurs de vous raconter mes impressions, un coup d'œil jeté sur la deuxième photo vous en dira plus long que cinquante lignes écrites de ma main, car vous comprendrez instantanément qu'il s'agit là d'un décor, d'un décor de cinéma, d'un décor vraiment impressionnant. En quelques jours, ce pont avait surgi là où, auparavant, il n'y avait rien, mais un seul côté était nécessaire. Au moment où paraîtront ces lignes, il n'y aura plus trace de pont et l'eau du Loup, limpide plus que l'on pourrait l'imaginer, coulera comme avant, paisiblement entre les berges vertes et ensoleillées, mais l'eau ne coulera plus sous le pont car il n'y en aura plus ! L'illusion aura été fixée sur pellicule et la réalité reprendra ses droits. Or, la réalité est représentée par des matériaux hors de prix par les temps qui courent et qu'il faut récupérer pour en faire peut-être un mas de Camargue ou bien un cirque ambulante...

Ce pont que vous pouvez admirer a été construit pour les besoins du film *Tobie est un Ange* que tourne le réalisateur Yves Champ'ain-Alégret, et dont les dialogues ont été écrits dans un style mi-loufoque et mi-

sentimental par Pierre Brasseur. C'est précisément devant ce pont que Tobie, le héros, Tobie autrement dit Relys, fera la connaissance de la douce Janine Darcey. Mais cela se passera dans des circonstances extraordinaires et dont la réalisation fut pathétique. Tobie est un ange — ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est le titre qui vous l'apprend — il est un ange de bonté et de tendresse et lorsque son fidèle compagnon Passe-Passe, un ancien cheval de cirque, sera fatigué, c'est Tobie qui s'attèlera lui-même à sa loterie ambulante, le brave cœur ! Mal lui en prendra d'ailleurs, car n'ayant pas l'expérience de son cheval, le pauvre Tobie se laissera emporter par sa roulotte, renversera la barrière du pont et tombera dans la



Quand l'intrépide *stunt-man*, en l'occurrence un chauffeur de taxi niçois, se jeta à l'eau, précédant de quelques centimètres la lourde voiture on eut l'impression que la loterie ambulante venait de lui briser les reins. Ce fut un moment d'émotion indicible. Et la caméra enregistrerait impitoyablement. Mais un des machinistes ne put maîtriser ses nerfs, il s'élança pour porter secours au malheureux. On dut couper... Heureusement l'alerte était fautive et notre homme n'avait même pas une égratignure.

Si je vous ai raconté cet épisode, chers Lecteurs, c'est pour bien vous montrer le travail consciencieux et plein d'écueils de tous genres que fournissent les artisans du cinéma français, trop souvent décriés.

Charles FORD.

rivière où sa loterie se disloquera en cinq secs tandis que l'infortuné propriétaire sera sauvé par la femme qu'il aimera, mais qui, par une ironie du sort dont le grand responsable est le scénariste, aime Henry Guiso.

Pour mener à bien cette scène acrobatique, le réalisateur eut recours à un *stunt-man*. Toutes les précautions furent prises pour lui garantir le maximum de sécurité, contrat d'assurance, médecin sur place, etc. Au moment de tourner, le metteur en scène Yves Champ'ain recommanda à tous les assistants :

— Quoi qu'il arrive, personne ne doit bouger ! Nous devons tourner le *travelling* jusqu'au bout et il est long.

ENTRÉE DES ARTISTES
SORTIE SANS ISSUE

C'étaient les derniers concours du Conservatoire de Paris avant la guerre, et dans la salle du faubourg Poissonnière, derrière l'immeuble rouge du « *Matin* », une jeune houleuse trempait d'une sueur dynamique chaque mètre carré disponible entre le strapontin de l'ouvreuse la plus éloignée et le rebord de la plus haute galerie.

Sur la scène, d'autres jeunes se succédaient, bataillant pour s'imposer, chahutés parfois, soutenus aussi par des bravos enthousiastes qui n'étaient pas nécessairement ceux de la maman, de la concierge ou de l'épicier du quartier. Périodiquement, la sonnette grêle du président du jury venait glacer les élan, mais périodiquement aussi, la chaleur des âmes autant que celle de juillet en balayait les vains tintements.

Les auteurs, déjà alors, étaient à peine mieux choisis que ceux de l'Opéra de Marseille : il y avait, comme de juste, du Dumas fils et du Henri Bataille. Mais du moins la jeunesse qui tenait les tréteaux avait-elle assez de flamme en elle pour justifier sa présence. Et le jury pouvait distribuer ses prix à l'aveuglette, la foule, elle, ne s'y intéressait que pour jouer à tennis-barbe. Car elle avait à lui opposer un François Périer, une Jacqueline Porel, une Georgette Cayla, un Parédès, un Gérard Oury. Et elle pouvait faire le tour des boulevards en portant en triomphe un Bernard Blier, comédien-révélation que le jury, pusillanime et timoré, avait préféré ignorer.

Aux concours de Marseille, hélas, si la foule avait réussi à vaincre sa torpeur polie et compassée, qui aurait-elle bien pu porter en triomphe ?

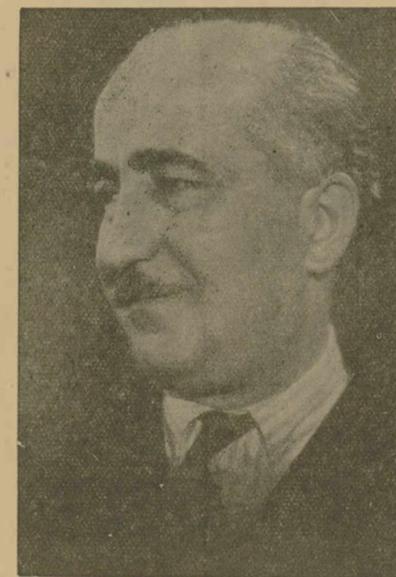
Cela commença par une scène d'*Andromaque*, où une brune assez piquante, mais drôlement engoncée dans son costume, s'apprêtait à nous donner une Hermione de derrière la Canebière. En vérité, ce fut surtout une assez curieuse application des « *g'is-sando* » et des « *contre-ut* » des ténors toulousains aux nobles fins de vers raciniennes :

... trépa-ah
... ingra-ah
je doute encore si je l'aime... euh !

Le rideau tomba en plein rhume de cerveau — car Hermione, ce jour là, était riche en nasales — et l'on entendit, ou du moins l'on crut entendre une scène de « *L'Épervier* », de Francis de Croisset. Or, ce n'était qu'une façon de parler, car le jeune homme, lui, précisément, ne parlait pas, mais laissait suinter une voix terne à travers

une bouillie compacte qui ne se dissipa que vers la fin, trop tard.

Ce fut le tour d'un jeune laideron, fagoté je ne sais comment, et qui réussit à fausser, sans la remettre droite pour cela, une histoire déjà passablement fautive de M. Dumas fils. Le laideron avait pourtant des moyens — c'était peut-être même une jolie fille, mais on ne s'en apercevait pas sur la scène. Au prochain lever de rideau, en tout cas, il y avait une fille plus appétissante, mais elle ne faisait que donner la réplique à un Monsieur qui s'exerçait au faux-calme



FERNAND CHARPIN
qui a bien voulu faire partie du jury du
Conservatoire de Marseille

et au faux-cynisme d'un auteur comme Pierre Frondaie. Et l'on termina sur une Pernette des « *Jours Heureux* » qu'une brune non dénuée d'expression n'arriva cependant qu'à jouer lourdement et vulgairement, sans nuances et sans demi-teintes. Et ce fut l'entr'acte.

Les chocolats glacés de l'entr'acte semblaient avoir eu un excellent effet sur la qualité des concurrents, car le second contingent fut nettement supérieur au premier. Les textes choisis étaient certes, toujours aussi saugrenus, mais la jeune femme qui hurlait

et gesticulait avec indiscretion le rôle de « *Marion Delorme* » — coucou ! voilà Victor Hugo ! — avait d'indéniables qualités que confirmèrent certaines répliques données ultérieurement à ses camarades. L'obligatoire « *Dame aux Camélias* » semblait devoir être victime, au début, d'un excès de sécrétion salivaire, mais elle finit par se nettoyer le palais, s'emballa convenablement et termina sur quelques accents non dénués d'émotion.

Mais une seule candidate fut vraiment bien dans la note, sans doute parce que ce qui caractérise cette note d'ensemble, c'est l'absence de finesse, de subtilité, le brin de vulgarité auquel on n'arrive pas à échapper. En optant pour « *la femme nue* » de Henri Bataille, elle avait su choisir une scène qui, avec le respect que nous n'avons jamais eu pour M. Bataille, pouvait très bien s'accrocher de la vulgarité ambiante. Sans doute, le souvenir de quelque mélodrame oublié ou de quelque chanson de Fréhel contribua-t-il également à donner des ailes aux répliques de l'interprète. Toujours est-il qu'elle fut la seule à savoir marcher sur une scène.

Les concours se terminèrent sur un Mascari et très clownesque et somme toute comique, ce qui est l'essentiel. Puis le jury — où l'on reconnaissait le crâne chauve de Charpin aux alentours immédiats de la sonnette présidentielle — se retira pour délibérer et tirant à pile ou face, comme de juste, récompensa ceux qui le méritaient à moitié, ceux qui le méritaient à peine et ceux qui ne le méritaient pas du tout. Personne parmi les candidats n'ayant justifié un emballement que conque, le jury, hélas, ne pouvait guère être injuste : pour méconnaître le talent, encore faut-il que ce talent existe quelque part et qu'il ait su se montrer au moins à quelques-uns...

Décidément, l'entrée des artistes n'est pas près de s'ouvrir pour les élèves des Conservatoires de Province. Pourquoi ? Y a-t-il une fatalité à cela ? Peut-être pourrait-on quand même songer un jour — puisque ces établissements ont en quelque sorte une estampille officielle — à prendre au sérieux les classes dramatiques des Conservatoires que l'on laisse boîter loin derrière les classes musicales. Il y a à Marseille autant de filles et de garçons doués à Paris. Ne conviendrait-il pas de les protéger contre un enseignement poussiéreux et étriqué, qui, en fait d'entrée des artistes, les jettera, pantalons et ratés, contre des portes sans issues ?

Léo SAUVAGE.

En tournant des films d'aviation

Beaucoup de gens m'ont demandé si, dans les films d'aviation auxquels j'ai eu le plaisir de collaborer d'une façon plus ou moins épisodique ce sont vraiment les artistes, titulaires des principaux rôles, qui pilotent les avions.

Quitte à décevoir les spectateurs ou à m'attirer les foudres de mes camarades artistes, je suis obligé de vous dire, aujourd'hui, la vérité. Il est évident que l'on ne peut tout de même pas exiger qu'un comédien soit réellement aviateur, car, avec le nombre imposant de films d'aviation tournés ces dernières années aussi bien en France qu'en Amérique, il aurait presque fallu transformer tous les acteurs en véritables pilotes, ce qui n'aurait pas manqué de créer des perturbations dans la brillante phalange des vrais aviateurs. Cela aurait également eu des suites fâcheuses pour le Cinéma, car à mon grand regret, en qualité de pilote et de président-fondateur de l'Aéro-Club du Cinéma, je dois vous dire que j'ai pu constater de visu qu'au moins trois quarts des artistes de chez nous n'étaient pas très « chauds » pour l'aviation. Il y a évidemment quelques exceptions, comme les artistes vraiment « sport » et je ne parle pas ici des quatre ou cinq acteurs connus qui ont servi dans l'aviation pendant la Grande Guerre. Mais aussi, à cette époque, l'aviation n'était pas ce qu'elle est maintenant. Les avions modernes deviennent de plus en plus rapides et de plus en plus délicats à manier. Ils demandent des qualités physiques exceptionnelles et un équilibre absolu. Je vous assure qu'il est parfois bien difficile de quitter notre planète dans une machine volante.

Je m'excuse de parler si longuement de

mon « dada », mais je tenais à souligner le fait que si le jeune premier a « la besogne facile » lorsqu'il s'agit pour lui d'embrasser l'héroïne du scénario devant la caméra, il



John Payne et Olivia de Havilland dans Les Ailes de la Flotte

est par contre beaucoup moins aisé de piloter un avion, même cinématographique.

On a fait beaucoup de films d'aviation en France. J'ai participé à la réalisation de la majeure partie de ces films en tant que collaborateur technique, tout en jouant dans le film un rôle d'acteur. Dans *Héros de la Marne*, par exemple, qui n'était pas un film d'aviation à proprement parler, mais qui con-

tenait plusieurs scènes aériennes, j'ai incarné Védrières. Mon rôle de collaborateur technique était plus simple, car pour cette production je n'avais qu'à piloter un très vieux avion que nous utilisions pour figurer celui dont se servait Védrières pendant la guerre de 1914. Et en a été tout autrement pour *Narcisse*, film comique où il fallait surtout s'attacher à employer des truquages intelligents pour utiliser des scènes d'acrobaties existant déjà, le film ayant d'abord été tourné à l'étranger, et à les faire cadrer avec l'interprétation de Rellys. C'est alors qu'il m'est arrivé une chose très amusante avec cet excellent camarade. Avant de commencer la réalisation du film, j'avais décidé de familiariser Rellys avec l'aviation. Je l'emmenai donc avec moi à Orly, siège de notre Aéro-Club du Cinéma, où je lui donnai le baptême de l'air. Je dois dire que ce baptême ne réussit pas à notre cher comique qui



Une scène des Hommes Volants

s'en trouva plutôt mal. Aussi, lorsque l'on commença à tourner le film, en studio, dans un avion truqué, Rellys ne voulut rien entendre. Il criait : « Ah ! non, moi je ne marche plus ! Péclet m'a eu une fois, ça suffit. »

Je vais maintenant vous parler d'un autre film du genre comique, que nous avons même été obligés de tourner deux fois, car il faisait partie du lot de pellicule détruit par l'incendie des laboratoires de Saint-Cloud. Il s'agit de *Sur le Plancher des Vaches*, de Pierre-Jean Ducis. J'en parlerai un peu plus longuement, car il est d'actualité puisqu'on le voit en ce moment sur les écrans des grandes villes. Comme vous le savez, il est interprété par Noël-Noël et Betty Stok-



Voici Noël-Noël et Raymond Cordy dans une scène de Sur le Plancher des Vaches que l'on peut voir en ce moment sur de nombreux écrans. Georges Péclet raconte les aventures gaies qui ont accompagné la réalisation de ce film.

par

GEORGES PÉCLET



feld. Notre populaire Noël-Noël avait déjà pas mal volé (rappelez-vous *Adémaï aviateur*), nous avions même volé ensemble. Quant à Betty, c'est une femme très sportive. Elle a tenu à voler dans l'avion d'acrobaties que nous avions pour les besoins du film. Elle a donc pu, en artiste consciencieuse, transmettre de façon exacte les réactions de son personnage.

Inutile de vous dire que la réalisation de films de ce genre est toujours fertile en incidents qui ne découlent pas toujours... du simple hasard. Ainsi, pendant que l'on tournait *Sur le plancher des vaches*, Noël-Noël dont j'étais, je l'avoue, le complice, a fait une bonne blague à Raymond Cordy. Nous avions convenu, avec Noël, qu'après les premières prises de vues en avion, il serait très malade. A la descente d'avion, simulant un violent mal de l'air, Noël tendit à Raymond Cordy un sac de papier rempli de mie de pain mouillée. Cordy attendait sur le terrain les résultats du vol. Il était tout guilleret, mais lorsqu'il reçut dans les mains le restant du soi-disant repas de Noël-Noël, il trouva

la plaisanterie tellement mauvaise que ce fut lui qui devint malade sur le champ ! Il avait mangé un cassoulet ; à l'époque on en trouvait encore de succulents.

A la suite de cet incident j'ai eu toutes les peines du monde à convaincre Raymond Cordy de faire un tour en avion. J'ai enfin réussi à lui donner le baptême de l'air en lui faisant croire que je ne quitterais pas le sol. Je simulais un simple tour de terrain. Cordy, très méfiant, regardait sans cesse la terre. Je décrochai tout de même, sachant bien qu'une fois en l'air, Cordy ne tâcherait plus de s'échapper. Environ à 800 mètres d'altitude, je demandai à Raymond si cela « gazait ». Il ne me répondit pas, mais son visage teinté de jaune-vert laissait nettement deviner sa réponse. Lorsque nous nous posâmes sur le terrain, Cordy redevint tout de suite très sûr de lui. Très crâne sur le vrai plancher des vaches, il ne crut pas nécessaire de renouveler son expérience du sac de mie de pain ! C'est dans cette atmosphère de gaieté que nous avons travaillé tout le temps. Quant aux prises de vues aériennes proprement di-



Encore deux scènes des Hommes Volants. En haut : Fred Mac Murray, Ray Milland et Louise Campbell.

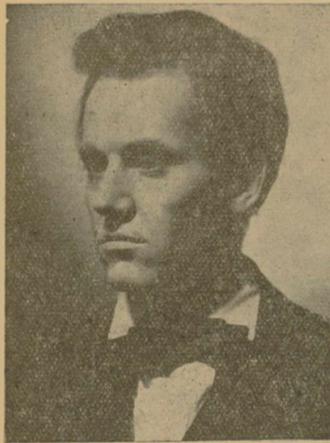
tes, elles furent très simples du fait que nous n'avions à employer aucun truquage technique, le producteur et le réalisateur ayant voulu donner au film le maximum de réalisme.

Avant de terminer ce petit article que mon ami Charles Ferd m'a demandé pour les lecteurs de *La Revue de l'Écran*, je voudrais encore revenir un instant aux choses sérieuses. Tout juste avant la guerre, je m'étais consacré à un travail qui me tient particulièrement à cœur : avec René Hervoin, je composais un scénario relatant la vie et les exploits du grand héros de l'air : Gurnemer. Je n'ai pas abandonné cette idée et j'espère bien que dès que les circonstances le permettront, il me sera donné de réaliser ce rêve.

Fernandel et Noël-Noël dans une scène cocasse de Adémaï Aviateur



L'OBSTINÉ M. FONDA



Périodiquement un journaliste découvre Henry Fonda et prophétise à son sujet : « Notez bien ce nom, il grandira ! »

Comme si Fonda avait besoin de cela et comme s'il n'était pas découvert depuis bien longtemps. Seulement cet homme veut être et rester un homme tout simplement et non une vedette, il veut exercer un métier qui lui plaît, qui le passionne même et que la gloire tapageuse risquerait d'abîmer. Il veut vivre et ne veut pas que l'on s'empare de cette vie pour en tartiner les journaux. Lorsqu'il tomba amoureux de Margaret Sullivan, ce fut en secret, et discret fut son divorce; car il divorça, mais ce ne fut guère pour suivre la mode d'Hollywood; il y eut en lui tout un drame vrai dont il semblerait être sorti plus humain encore. Cette sorte de pudeur le protège, lui garde un enthousiasme de débutant qui stupéfie ses partenaires.

Tout ceci, cette attitude austère ne doit pas du reste faire croire à un Fonda-éteignoir, bien au contraire, ce garçon au visage fermé



est le boute-en-train des équipes où il travaille. Sylvia Sidney racontait dernièrement combien Hanck (c'est son petit nom d'amitié) savait amuser et stimuler ses camarades certains soirs où l'on avait recommencé dix fois une scène difficile et où les plus joyeux garçons de la troupe se sentaient des âmes maussades. Verrons-nous un jour Henry Fonda dans un grand film comique ? Pourquoi pas ? à condition qu'il le veuille, car ce garçon n'a jamais tourné que ce qui lui plaisait et ce qu'il préfère ce sont des per-

sonnages un peu rudes, ceux qui, sensibles, savent néanmoins s'empoigner avec la vie et affronter les êtres. Il était cela dans la *Fille du Bois Maudit*, il l'était encore dans les *Gars du Large* où il avait un rôle primumivement désigné pour Georges Rigaud.

La voie qu'il a ainsi volontairement choisie est certes plus ingrate, moins flatteuse; d'autres jeunes premiers, plus beaux, plus désinvoltes ont paru s'éclipser parfois; qu'importe ! Il répondait il y a quelques mois à un ami de New-York qui lui reprochait de négliger ses intérêts :

« Je ne fais pas du cinéma pour les premières pages des journaux; j'en fais parce que c'est un beau métier. Être très célèbre? que veux-tu que cela m'apporte à part des ennuis. Regarde... (ici un nom très connu) il m'avouait n'avoir pas pu tourner depuis cinq ans un seul rôle qui lui plaise; si c'est là le prix de la gloire, ce n'est pas dans mes moyens. J'ai cette chance inespérée de pouvoir choisir; je ne suis pas obligé de me plier aux rites d'Hollywood; je puis aller me promener plutôt que m'afficher dans une garden-party, les photographes ne viennent pas dans ma chambre à coucher et je ne danse pas dans les endroits où il faut être vu; par contre si les machinistes sont sympathiques, nous allons très bien ensemble « boire un verre »... et les histoires qu'ils connaissent ne te donnent aucune envie d'être grande star.

(Voir la suite en page 9).



avec Alice Brady

A TRAVERS LA PRESSE

CHEZ LES AUTRES

Le cinéma n'a pas cessé d'alimenter les discussions, et peut-être est-ce à la meilleure preuve qu'il vit et tient à vivre. Les journaux les plus renfrognés, tiennent à avoir exprimé une opinion sur le cinéma et à avoir donné, eux aussi, une liste de médicaments à administrer au malade. Le nombre même de ces médecins serait inquiétant si heureusement les phraseurs solennels n'étaient relayés de temps en temps par un raisonneur positif qui sache analyser avant de prêcher. De sorte qu'en fin de compte le coin des coupures de presse, pour ceux qui aiment le cinéma, n'est pas nécessairement la corbeille à papier.

Dans *L'Opinion*, de Cannes, M. R. Faugelin, étudiant le cinéma en tant que « mode d'expression parfait », confronte la part dans ce mode d'expression de la parole, de l'image et du son. C'est par l'image, conclut-il, et ce serait un lieu commun si on ne l'avait si totalement cubé, c'est par l'image que le cinéma se perfectionnera. « Nous croyons, remarque-t-il, que le son prendra de la valeur autant que l'on saura s'en passer au moment opportun. » Et il précise :

L'OBSTINÉ M. FONDA

(Suite de la page 8)

Cette attitude lui réserve néanmoins malgré lui, des revanches éclatantes, des retours foudroyants. Son personnage de *l'Insoumise* par exemple avec Bette Davis, partenaire à sa taille; le rôle du frère de Tyrone Power dans *Jesse James*, bien des critiques ont assuré à cette occasion que « Hanck avait surpassé Ty »; mais il y eut surtout sa victoire la plus récente, celle du *Young Mr Lincoln*.

Ce film et sa préparation furent pour l'Amérique un événement national. Les metteurs en scène d'Hollywood qui s'étaient déchainés dans l'histoire du monde avec une parfaite désinvolture ne se souciaient guère d'imager un cheveu Jules César, un Vilon d'opérette, une curieuse brochette de rois de France et un tout charmant M. de Lesseps, étaient restés dans une sage réserve en ce qui concerne leur histoire nationale. Ils s'étaient contents d'anecdotes, avaient raconté leurs victoires sur la nature et les brigands, les conquêtes du rail, de l'or, de l'aviation, s'étaient prudemment risqués dans la guerre de Sécession. Mais pour la première fois, ils centraient un film sur leur plus grand personnage : le président Lincoln.

Ils avaient choisi le départ vers la vie, le

moment où Lincoln engagea sa première suite. En France on a baptisé cette œuvre *Vers sa Destinée*. Décidés à ne rien négliger les producteurs firent appel à un des metteurs en scène les plus grands : John Ford. Chacun se demandait avec une certaine angoisse : qui sera Lincoln ? Henry Fonda le silencieux fut jugé le plus digne.

Il se surpassa, sobrement maquillé, il retrouva les traits caractéristiques de ce « dur » austère que fut Lincoln; en lui il trouva les forces d'enthousiasme réfléchi et dirigé, la ténacité douloureuse qui avaient certainement animé son héros.

La réussite fut prodigieuse. Henry Fonda malgré sa sauvagerie et sa phobie publicitaire dut se trouver sur les premières pages, lire des articles sur lui; mais protégé peut-être par la grave figure de M. Lincoln, il ne subit pas la forme habituelle du succès. On ne voit pas ses traits sur les paquets de cigarettes, on lui permet de n'être pas aux réunions mondaines, les photographes n'entrent toujours pas dans sa chambre à coucher.

Malgré tout, le temps est bien fini, où les journalistes astucieux pouvaient « découvrir » Henry Fonda.

R. M. ARLAUD.

Ce n'est pas que nous entlevions à l'élement sonore (immense source d'émotions) les qualités qu'il nous apporte. Nous savons trop que la musique, par ses mouvements infinis en nombre, la parole par la gamme étendue des intonations et les bruits d'une extraordinaire variété enrichissent l'œuvre et lui donnent souvent une nouvelle vigueur. Mais l'arbre jumeau, dépouillé de son feuillage, conserve sa beauté. Le film a vécu sans le son, et a même très bien vécu. En grandissant il a vu naître de nouvelles branches. Faut-il pour cela, négliger le tronc, l'élement de départ ?

René Barjavel qui, dans ses articles les plus pessimistes de *L'Echo des Etudiants*, ne perd jamais l'espoir en le cinéma, donne à son dernier article un titre bien fait pour ces semaines d'examen, parce qu'il ressemble de très près à une « co-le » : le cinéma et le « progrès » (les guillemets de « progrès » sont de Barjavel). Le cinéma, constate Barjavel, est une réalité de ce qu'on appelle la civilisation du XX^e siècle. Qu'il soit un bien ou un mal en soi, la question ne se pose pas : il existe, et cela suffit pour qu'on cherche à en tirer le meilleur parti possible, mais au profit de l'esprit :

Or, le cinéma peut s'adresser aussi à l'esprit. Il peut faire travailler l'esprit du spectateur, au lieu de lui donner toujours du « tout maché », et même du digéré, il faudrait pour cela que le metteur en scène lui-même commençât par faire appel à son intelligence au lieu de mettre uniquement en branle sa faculté de « penser en images ». Il faudrait qu'il usât des immenses possibilités de suggestion, d'éclipse, de constructions abstraites, d'évocation de l'invisible et de l'inaudible, qu'offre le cinéma, et que personnel, n'a su employer.

Dans *Les Cahiers du Film* M. L. de Gérin-Ricard traite lui aussi un sujet d'examen, auquel on revient assez souvent ces derniers temps : « les classiques et le cinéma ». On sait que Jovet a fort heureusement abandonné sa malencontreuse idée de filmer « *L'Ecole des Femmes* ». Mais il reste encore un certain nombre de personnes dont la bonne volonté est aussi touchante que leur incompétence est agressive, qui croient que le cinéma, comme le théâtre, pourrait se sauver par un retour aux « classiques », retour au geste noble, au sentiment épluché, figolé et enrubanné de belles paroles. Et M. de Gérin-Ricard de protester :

Le cinéma est un art populaire, ce qui ne veut pas dire un art inférieur, oh non, mais un art qui s'adresse à tous, qui est fait pour les foules, un art à optique grossissante comme l'architecture par exemple, ou le théâtre lyrique. Et si vous voulez émouvoir les foules présentez-leur des faits qui se rapprochent de la vie courante. Les classiques ont souvent présenté des sentiments justes et même d'une psychologie minutieuse, dans des situations fausses (à beaucoup d'exceptions près, bien entendu : Horace Britannicus, etc.) C'est très bien pour des lettrés qui font abstraction des contingences. Mais voyez-vous « Andromaque » porté à l'écran, même avec le tact d'un Pagnol ?

J'ai l'impression que René Barjavel aurait des choses à dire à M. Gérin-Ricard...

L. S.

LA CRITIQUE

LA LUTTE HÉROÏQUE.

Je crois que ceux qui ont suivi et aimé les manifestations du cinéma allemand de 1920 à 1930, ont dû ressentir un pincement au cœur en voyant *La Lutte Héroïque*. Car jamais il ne nous était apparu d'une manière aussi évidente que l'on vient de renouer, outre-Rhin, avec les plus beaux souvenirs de cette époque.

C'était un sujet pourtant aride que les longues et patientes recherches de Robert Koch, que cette vie étrangement parallèle à celle de Pasteur (qui lui, fut si malmené, à des titres divers, par les cinéastes français et américains).

Pourtant, cette histoire, rude et directe comme le fut la vie du grand savant, s'empare de nous et nous passionne comme le plus merveilleux roman. Dès l'instant où un attelage fantomatique emmène, de nuit, à travers une hallucinante forêt, le Dr Koch, vers la maison où agonise une fillette phthisique, nous sommes dans l'action, et cela jusqu'aux scènes finales consacrant le triomphe des découvertes de Koch sur les théories du professeur Virchow, jusque là grand détenteur de la vérité officielle. Et pourtant, si l'on met à part les quelques scènes de consultation, qui rappellent que les médecins ont

bien, dans l'exercice de leur profession, quelques moments joyeux, peurant on ne prend guère souci de nous ménager : il est des visions d'autopsie (celle pratiquée clandestinement, au début, sur le corps de la fillette, et à la fin, dans la salle des cadavres de l'hôpital) d'un réalisme saisissant. De même, le moment où une secte de fanatiques, réunis sous le signe d'une croix grossière, déclare le Dr Koch sacrilège et diabolique, nous ramène, avec ses éclairages, avec le faciès hystérique des personnages, aux souvenirs les plus tenaces des films « d'épouvante » germaniques et nordiques. Puisque nous parlons d'éclairages, sculignons que ceux-ci prennent dans ce film une importance de premier plan, sans pour cela ralentir l'action ni nous ramener à la période de l'« avant-garde » et des recherches. Rappellons encore cette scène dans le long couloir, éclairé seulement de trois lampes, au cours de laquelle Mme Koch attend son mari qui ne vient pas...

L'interprétation marque, pour nous Français tout au moins, le retour d'un des acteurs les plus admirés et les plus discutés de l'écran, Emil Jannings. Si nous n'avons pas aimé sans réserve toutes les multiples créations de l'interprète du *Dernier des Hommes* et du *Patriote*, nous l'avons retrouvé ici, à quelques détails près, aussi sobre, puissant et dépouillé que dans le moins critiquable de ses rôles. Mais il a près de lui, incarnant son rival Virchow, l'un des artistes les plus grands qui soient, Werner Krauss, qui vient, avec *Le Juif Süss*, de nous donner une preuve extraordinaire de la souplesse et de la continuité de son talent. Son Virchow, petit, menu, bossu, est d'un éclat presque insupportable. Le moment où, dans la salle des conférences où ses collègues ne l'attendent plus, on le voit apparaître dans les rangs, celui où parmi les cadavres de la salle d'autopsie, il se faufile vers Koch solitaire, ces deux moments sont parmi les plus beaux que nous ait donnés le cinéma.

Le metteur en scène Yves Chaplain donne ses dernières instructions à Relys avant de tourner une scène de Tobie est un Ange.

A leurs côtés, le reste de la distribution disparaît un peu, évidemment. Toutefois, nous avons retrouvé avec plaisir Théodor Loos (Dr Gaffky), Paul Bildt (le baron) et Paul Otto (le conseiller). Parmi les autres, citons Victoria von Ballasko (Else), Raimund Schelcher (Fritz), Hildegard Grethe (Mme Koch) et Paul Dahlke (l'instituteur). Le doublage est parfait, avec Rognoni pour Jannings et Georges Maujoy pour Krauss. Il semble difficile de faire mieux.

Il ne faut pas mâcher les mots : *La Lutte héroïque* est pour nous une rude leçon. Souhaitons qu'elle soit aussi un exemple.

A. de MASINI.

RETOUR A LA VIE.

Ce film appartient à toute une série dite psychologique dont *Toute une vie* était en quelque sorte le prototype et la réussite. On retrouve dans *Retour à la vie*, le même soin, la même école de mise en scène à défaut de la même patte et une interprétation qui est dans l'ensemble meilleure, d'autant plus que les femmes, Maria Andergast et Camilla Horn (vieille connaissance !) y sont jolies. Mais il est à craindre que cette forme de sujet ne lasse ; l'action intérieure ne supplée pas à l'action tout court et, à part quelques moments émouvants, nous ne sommes pas halétants devant les aventures du docteur Uebing qui, pour que sa femme puisse élever leur enfant, s'accuse d'un crime qu'elle a commis. Sacrifice inutile puisque l'enfant meurt et que l'épouse en question ne revient dans la vie d'Uebing que pour lui compliquer l'existence et gêner ses nouvelles amours. La photo est toujours fort belle, Albrecht Schoenhals et Theodor Loos sont des acteurs de classe. Tout cela serait fort bien s'il n'y manquait le petit rien qui allège semblable aventure, ou bien peut-être est-ce à nous que manque quelque chose pour comprendre ce genre de films... en tout cas, cela nous échappe !

R. M. A.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 50 frs, 6 mois : 28 frs, 3 mois : 15 frs
Suisse :
27 Kanonengasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ; 3 mois : 3 fr. 50 ; le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 100 fr., 6 mois : 60 fr., 3 mois : 35 fr.

Autres pays :
1 an : 105 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 466-62)

SUR LA CROISSETTE

Maurice Chevalier a depuis peu une filleule il y a quelques temps, une jeune fille de La Bocca venait lui demander son appui et ses conseils pour débiter dans un tour de chant Chovallier dont on connaît le bon cœur l'écouya chanter, l'engagea à travailler et se rappelant qu'il comptait de nombreux amis à Cannes, la fit débiter au Casino. C'est ainsi que Lini Helda, grâce à son « parrain » obtint un gros succès.

Marguerite Templey désire acheter une voiture électrique, la spirituelle créatrice de tant de rôles, habite Juan-les-Pins et voudrait bien pouvoir, comme autrefois, rayonner dans les environs. Aussi la voit-on souvent arrêtée devant les quelques volutes électriques qui ont réussi à sortir ; et en attendant que son tour vienne, Marguerite Templey imagine déjà les belles promenades qu'elle d'Henri Decoin.

Assia, Jacques Erwin et Jean Houze, « trois du cinéma », viennent de créer la pièce, de Jean Lépiney *Le monde où l'on vote*. La salle était comble et les applaudissements nourris à l'adresse des créateurs de tant de pièces parisiennes.

Louis Jourdan est revenu de Paris où il a tourné aux côtés de Danielle Darrieux dans *Son premier rendez-vous* Il s'est montré ravi de son rôle de jeune premier et de l'atmosphère sympathique dans laquelle a été tourné le film d'Henri Decoin.

Au « Relais » Jean Hebey qui délaisse momentanément le cinéma, reçoit ses amis avec sa bonhomie habituelle qui n'a pas souffert des restrictions !!! Ses moments de loisirs sont occupés par le sport : bicyclette, natation etc.

Les 3 sœurs Lancel, riantes, endiables, sont le point de mire de la Croisette ou on les repère facilement. Un jour, elles en sont venues aux mains, et les promeneurs-spectateurs qui connaissent leur naturel primesautier n'ont encore à se demander si ce pugilat n'était pas tout simplement une répétition pour leur prochain numéro.

FR. BARRÉ.

A BRIVE

La Corrèze, va devenir un centre de production cinématographique. On annonce que dès les premiers jours d'août, une première œuvre va être réalisée : *Bernard de Ventadour*, scénario de Georges de La Forge, André Salosse, Lavergne, Hilaire Sermadieras ; partition musicale supervisée par Alfred Cortot. Le matériel de prises de vue et de son est déjà à Brive. On procède aux dernières mises au point. Les deux principaux acteurs sont très connus des fidèles du théâtre et de l'écran, mais nous ne pouvons pas encore dévoiler leur nom.

A. L.

SUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

André Parant, le directeur de production du film *Le Soleil a toujours raison*, s'apprête à mettre sur pied une série de productions de Jean Giono.

On annonce pour bientôt le retour à l'écran de Ketti Gallian qui tournera sans doute une production Miramar.

Tino Rossi va partir pour Paris où il tournera un film de Léon Mathot, *Pièvre*, dont le scénario a été conçu par Charles Méré.

Gilberte Prévost, la ravissante infante du *Cid*, présentée à Monte-Carlo, joue un rôle assez important dans *Une Femme dans la nuit*, le film d'Edmond T. Gréville.

Voici la distribution complète de *La Neige sur les Pas* qu'André Berthomieu réalise d'après le roman célèbre d'Henry Bordeaux : Pierre Blanchard, Michèle Alfa, Line Noro, Josseline Gaël, Georges Lannes, Marcelle Parnice et Gaston Jacquet.

Rosine Dérain, Pierre Stephen, Claudette Falco, Lucien Callamand et Marcel Delaître vont interpréter *Ma Sœur et Moi*, de Louis Verneuil et Georges Berr au Palais de la Méditerranée, à Nice.

À Nice, on va jouer *L'Arlésienne* avec Raimu et Charpin, au profit du Secours National.

Gaston Thierry et L. de Giovanni ont entièrement terminé leur film documentaire imaginé sur la Radio, ils se préparent à tourner un nouveau film du même genre sur Frédéric Mistral, ou plutôt sur une partie de l'activité du grand poète.

Philippe Hersent et Simone Mareuil se sont installés à Juan-les-Pins. Ils ont tous deux des projets cinématographiques dont nous reparlerons.

On se prépare à réaliser en septembre un film d'après un scénario original de Jacques Carton *Le Mistral*. Le sujet parlerait du « retour à la mer ».

Les GALERIES BARBÈS

ont meublé
LE FOYER
du
CINÉ-CLUB
"Les Amis de la Revue de l'Ecran"

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

C'est André Berthomieu qui reprendra la réalisation du *Comte de Monte-Cristo*.

On a encore une fois changé la distribution de *L'Arlésienne* qui sera définitivement jouée par Raimu (le patron Marc), Orane Demazis (Rose Mamal), Louis Jourdan (Frédéric), Fernand Charpin (F. Mamal), Edouard Delmont (Balthazar), Gisèle Pascal qui sera Vivette, en attendant d'être vedette, vend encore des légumes chez ses parents et fait beaucoup parler d'elle.

À Paris, le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique au sein duquel Jean Galland représente les acteurs, vient de désigner une Commission des Artistes pour 1941. En font partie : Gabrielle Dorziat, Jeanne Boitel, Alice Tissot, Suzanne Nivette-Sallard, Nané Germon, Pierre Renoir, Pierre Fresnay, Noël Roquevert, Gilbert Gil et Jean Brochard.

On annonce en ce moment *Romance de Paris* dont Jean Boyer est le réalisateur et Christian Marros l'opérateur. L'interprétation réunit Charles Trénet, Jacqueline Porel, Yvette Lebon, Jean Tissier, Alerme, Sylvie et Robert Le Vigan. Il n'est plus question de Corinne Luchaire qui est, paraît-il, gravement malade.

Immédiatement après *Romance de Paris*, Jean Boyer tournera *Cheque au Porteur*, avec une musique de George Van Parys. Sont déjà engagés : Lucien Baroux, Jean Tissier et Marguerite Pierry.

En Savoie, Marcel Ichac tourne actuellement une série de films d'enseignement destinés à l'École Supérieure de Chambéry. Tous les sujets se rapportent à l'aluminium.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - MARSEILLE
Tél. : D. 50-93

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Etienne Lallier a recommandé la réalisation d'un documentaire sur la vie agricole, au titre évocateur : *Alerte aux Champs*.

René Dary et Gisèle Prévile joueront les rôles principaux de *Mélodie pour toi* de Willy Rozler. Il est également question de Gaby Sylvia pour ce film.

La distribution de *Fromont jeune et Risler Aîné*, réalisé par Léon Mathot, comprend Mireille Balin, Francine Bessy, Marcelle Génat, Junie Astor, Marguerite Pierry, Georges Vitray, Bernard Lanorel, René Genia, Jean Servais, Paul Escoffier, Arthur Devère, Pierre Larquey, Julien Carrière, Servil, Tichadel, Gilberte Joney.

À Moscou on a présenté un nouveau film millitariste de Poudovkine, relatant les exploits de Souvaroff.

Juliette Faber vient de jouer *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, au Théâtre Hébertot à Paris.

L'Académie Française vient de décerner pour la première fois le Prix Brieux destiné aux pièces de théâtre. C'est le chanoine Joseph Raymond qui est lauréat. On se rappelle que le chanoine Raymond est l'auteur du scénario de *Golgotha*, le film de Julien Duvivier.

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 1 heure
Travaux Or, Aalor, Vulcanite
Assurances Sociales

MARSEILLE MOBILIER
Les Meubles de qualité
Literie
Ameublement
Tapisserie
65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

PEINTURE
DECORATION
ADY
THEATRE-APARTEMENTS-MARSEILLE
ATELIER 124, Rue de la République
MARBRE - 2, Rue Vieux-Fort
Tél. C. 1444 - MARSEILLE

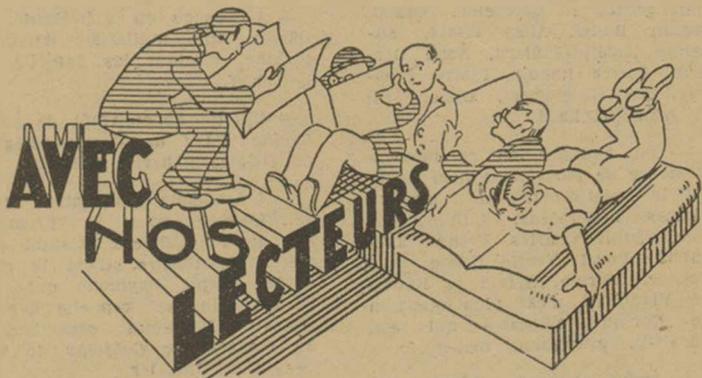
Le Gérant : A. DE MASINI
Imp. MISTRAL - CAVAILLON

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE

MARSEILLE

ALLCAZAR, 42, c. Belsunce. — Les Misérables.
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — La Habanera, Trafic de diamants.
ALHAMBRA, St-Henri. — La folle confession, Booloo idole de la jungle.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Capitaine Janvier, 36 heures à tuer.
ARTISTICA, 12, boul. Jardin-Zoologique. — Grande débacle.
BOMPARD, 1, boul. Thomas. — Roman de M. Gautier, Les 2 vagabonds.
CAMERA, 112, La Canebière. — Satori le terrible, Actualités.
CANET, r. Berthe. — Quartier chinois, Capitaine Janvier.
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.
CASINO, Mazargues. — Vedette d'un jour, Les doux rois.
CASINO, St-Henri. — Un vieux grélin.
CASINO, St-Louis. — Bout de chou.
CASINO, St-Loup. — Programme non communiqué.
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. — Pillards du Texas, Casier judiciaire.
CESAR, 4, pl. Castellane. — Symphonie inachevée, Joyeuse héritière.
CHATBLET, 3, av. Cantini. — 3 du trapèze, Quadrille d'amour.
CHAVE, boul. Chave. — L'or du cristobal, Poupée vivante.
CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. — Tarass Boulba, Fausse monnaie.
CHIC, 28, rue Belle-de-Mal. — Programme non communiqué.
CINEAC, P. Marseillais, 74, Canebière. — Knock, Actualités.
CINEAC P. Provençal, c. Belsunce. — L'homme qui terrorisait New-York, Actual.
CINEO, St-Barnabé. — Quels seront les 5. Vous ne l'emporterez pas avec vous.
CINEVOG, 36, La Canebière. — Pensionnat de J. Filles, Tragédie de la forêt rouge.
CLUB, 112, La Canebière. — Back Street, 75 minutes d'angoisse.
COMEDIA, 60, r. de Rome. — Les nouveaux riches.
COSMOS, L'Estaque. — Programme non communiqué.
ECRAN, La Canebière. — Sa première angloise, Bataillon des sans-amour.
ELDO, 24, pl. Castellane. — Les Rapaces.
ETOILE, 21, boul. Dugommier. — Je chante.
FAMILIAL, 46, ch. Madrague. — Samson, Vedette imprevue.
FLOREAL, St-Julien. — Zaza, Crime du Docteur Tindal.
FLOREOR, St-Pierre. — La fessée, Forêt en fête.
GLORIA, 46, quai M.-Pétain. — Ville grande, Ruses.
GYPTIS, Belle-de-Mal. — Rose Marie, Les 2 vagabonds.

HOLLYWOOD, 38, r. St-Ferréol. — Jeune fille au lilas, Ho-Fang le pirate.
IDEAL, 335, r. de Lyon. — Un gars de la marine, Chevauchée vers l'Ouest.
IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Le prince et le pauvre.
IMPERIAL, r. d'Endoume. — Mensonge de Nina Petrovna, Sherlock Holmes.
LENCHÉ, 4, pl. de Lenche. — Toute la ville danse, La complice.
LACYDON, 12, quai M.-Pétain. — Cocktails et homicides, Jim la jungle, 3^e ép.
LIDO, Montalivet. — La fille du Nord, Ch. Chan à Reno.
LIDO, St-Antoine. — Gagnant et placé, Dans une pauvre petite rue.
LUX, 24, boul. d'Arras. — Frankenstein, Monsieur Dynamite.
MAGIC, St-Just. — Derrière les grands murs, Richard le téméraire, 3^e ép.
MADELEINE, 36 av. M.-Foch. — Derrière les grands murs, Richard le Tém 3^e ép.
MAGIC, St-Just. — La guerre des gosses, Rigolboche.
MAJESTIC, 53, rue St-Ferréol. — Vers sa destinée, Nuits d'Arabie.
MASSILIA, rue Caissérie. — Danseur du dessus, Allo, j'écoute.
MODERN, La Pomme. — Programme non communiqué.
MODERN, Plan-de-Cuques. — Programme non communiqué.
MONDAIN, 160 boul. Chave. — Programme non communiqué.
MONDIAL, 150, ch. des Chartreux. — Femme du monde, Crime du Docteur Tindal.
NATIONAL, 229, bd National. — L'étoile de Rio.
NOAILLES, 39, r. de l'Arbre. — Regain.
NOVELTY, quai M.-Pétain. — Revolver justicier, Testam. du capitaine Drew.
ODDO, bd Oddo. — Mon député et sa femme, Nouvelles aventures de Tarzan.
ODEON, 162, La Canebière. — Vers sa destinée, Nuits d'Arabie.
OLYMPIA, 36, pl. St-Michel. — Programme non communiqué.
PALACE St-LAZARE, r. Hoche. — Programme non communiqué.
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. — Plancher des vaches.
PHOCEAC, 38, La Canebière. — Gagnant et placé, Parfum de a femme traquée.
PLAZA, 60, boul. Oddo. — Programme non communiqué.
PRADO, av. Prado. — Cœur en fête, Le gorille.
PROVENCE, 42, boul. Major. — Un grand bonhomme, Légions d'Arizona.
QUATRE-SEPTEMBRE, pl. 4-Septembre. — Toi que j'adore, Empereur de Californie.
REFUGE, r. du Refuge. — Barreaux blancs.
REGENT, La Gavotte. — Capitaine Benoît, Hebert roy.
REGENCE, St-Marcel. — 27, rue de la Paix.
REGINA, 209, av. Capelette. — Tarzan trouve un fils, Affaire garden.
REX, 58, r. de Rome. — Les Musiciens du ciel, La guerre des toxics.
REXY, La Valentine. — Hommes sans nom, Pilote X.
RIALTO, 31, r. St-Ferréol. — Nuits de Bal.
RITZ, St-Antoine. — Tempête sur l'Asie.
ROYAL, Capelette. — Programme non communiqué.
ROYAL Ste-Marthe. — Programme non communiqué.
SAINT-GABRIEL, 8, c. de Lorraine. — L'ange du foyer, Phalène d'argent.
SPLENDID, St-André. — Caravane.
STAR, 29, r. de la Barse. — A nous la liberté.
STUDIO, 112, La Canebière. — Une rencontre, Glorieuse aventure.
TIVOLI, 33, rue Vincent. — La fille du Nord, Moto dans les bas fonds.
TRIAXON, St-Jérôme-La Rose. — Police mondaine, Marque fatale.
VARIETES, r. de l'Arbre. — Bach en correctionnelle.
VAUBAN, r. de la Guadeloupe. — La vie est magnifique, Ch. Chan à l'Opéra.



Gerard d'A. — Voulez-vous absolument que l'on cesse de lire La Revue de l'Ecran ? Avec votre article ce serait du tout au tout ! Vous comprendrez pourquoi...

Jacques d'H. à Avignon. — Marie Déa est à Paris; après une assez longue inaction, elle va tourner un rôle de premier plan dans un film important. Yvette Lebon est à Paris mais nous ne lui connaissons pas de projets précis. Lucien Baroux va lui aussi tourner d'ici quelques jours, à Paris. Pour « former une succursale du club » en Avignon, il faudrait grouper d'abord une ving-

ARTISTES !
REALISATEURS !
TECHNICIENS !

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée : Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

taine au moins de participants éventuels. Ce n'est certes pas impossible mais l'expérience nous a démontré que ces sortes de filiales étaient assez difficiles à mettre sur pieds à distance.

Guy V. à Marmonde — On ne participe pas « au plus tôt » à une tournée théâtrale, on commence à apprendre son métier. Il faut y mettre le temps. Lisez tout ce que nous avons écrit à ce sujet. Line Noro, une comédienne, une vraie celle-là, nous disait récemment au Club de La Revue de l'Ecran combien il faut d'années pour avoir le droit de « participer à quelque chose » et encore n'est-ce pas « au plus tôt » Si vous désirez prendre un départ plus normal, nous pourrions en reparler !

Georges G. à Perpignan — Il n'est pas possible pour l'instant de transmettre votre lettre à Marie Déa. Celle-ci est à Paris où elle va tourner plusieurs films. Elle a d'ailleurs déjà commencé et nous allons en publier quelques photos. Elle jouera dans Histoire de Rire.

Hedée A. à Bone. — Nous n'avons aucun numéro de Cine-Miroir disponible et il n'y a aucun endroit où vous puissiez être certaine d'en trouver. Cherchez chez les bouquinistes, il n'y a que là; nous annoncerions dans ce courrier si quelque lecteur voulait se débarrasser d'une collection.

Suzanne B. à Nice — A défaut d'article, nous avons très souvent parlé de Madeline Robinson. Les journaux « féminins » ont assez parlé d'elle pour que vous sachiez qu'il n'est pas question de tourner de films en ce moment. Les projets reprendront l'hiver prochain. Ses principaux films sont : Le Miache, Grisou, Gosse de Riche, L'innocent, L'assaut, Tempête sur l'Asie, La Cité des Lumières, L'homme à abattre, Le Capitaine Benoit, Nuits de Jeu, La Nuit Merveilleuse. Pour

l'instant, elle fait uniquement de la radio.

Jean G. — Et votre adresse ? Fernand Gravey est à Paris où il va tourner avec Marcel L'Herbier Histoire de Rire, d'après la pièce d'Armand Salacrou.

Edouard L. à Saint-Pons. — Lisez ce que nous disions dans nos derniers numéros, sur les métiers techniques du cinéma qui sont provisoirement « bouchés ». Actuellement, il n'existe pas d'école ni d'examen, il n'existe que la pratique. Tenez-nous au courant de ce que vous faites et de la date à laquelle vous rentrez dans la vie civile; des modifications peuvent survenir d'ici-là. Ce que vous avez fait jusqu'à maintenant vous aidera, certes, mais il ne faut pas vous leurrer et vous aurez tout à apprendre.

Pour bien connaître la France
PROCUREZ-VOUS LES
VISIONS de FRANCE
30 VOLUMES PARUS
chez votre libraire
ou chez l'éditeur
G. L. ARLAUD
3, Place Meissonnier, 3
LYON